

L'INTELLIGENCE RÉVOLUTIONNAIRE

PETRUS BOREL

LE LYCANTHROPE (1809-1859)

En 1830, Pétrus Borel a vingt ans. Romantique de la deuxième heure, toutes ses aspirations sont révolutionnaires ; il se proclame fièrement républicain, la république devant lui donner toute la liberté qui lui permettra de vivre (1).

Dans la préface des *Rhapsodies*, il écrit : « Pour prévenir tout interrogatoire, je dirai donc franchement : Oui, je suis républicain ! Qu'on demande au duc d'Orléans, le père, s'il se souvient, lorsqu'il allait s'assermenter, le 9 août, à l'ex-Chambre, de la voix qui le poursuivait, lui jetant à la face les cris liberté et république, au milieu des acclamations d'une populace pipée... Si je parle de République, c'est parce que ce mot me représente la plus large indépendance que puisse laisser l'association et la civilisation. » Et plus loin : « Ils n'ont rien compris à la haute mission de Saint-Just : ils lui reprochent quelques nécessités, et puis ils admirent les carnages de Buonaparte. — Buonaparte ! — et ses huit millions de tués !

« A ceux qui diront : ce livre a quelque chose de suburbain qui répugne, on répondra qu'effectivement l'auteur ne fait pas le lit du Roi.

« D'ailleurs, n'est pas à la hauteur d'une époque, où l'on a pour gouvernans de stupides escumeurs, marchands de fusils, et pour Monarque, un homme ayant pour légende et exergue : « Dieu soit loué, et mes boutiques aussi ! »

Il est le maître incontesté de tous ces boulingos, ces vaillants, parmi lesquels on trouvait Gérard de Nerval, Philothée O'Neddy, Théophile Gautier, Devéria, Célestin Nanteuil, Las-

(1) L'opinion de la bourgeoisie française sur Petrus Borel s'exprime dans toute son ignominie par le grand dictionnaire universel de M. Pierre Larousse où nous lisons à la lettre B :

BOREL (Joseph Petrus), littérateur excentrique... Il se croyait poète... Il se plaisait à terroriser les bourgeois... l'année suivante (1834) il publiait *Madame Putiphar*, un roman fiévreux, insensé... (En Algérie) le malheureux Petrus n'avait d'autres ressources que ses deux bras. Il se mit à travailler la terre avec une sorte de fureur, sans le moindre ménagement... M. Félix Mornand attribue sa mort à l' inanition, mais nous nous rattachons de préférence à la version qui fait mourir Petrus Borel d'une insolation, etc !... — n. d. l. r.

sailly et cent cinquante autres qui avaient voué à la Royauté et aux bourgeois une haine farouche. Ils sont tous très pauvres et très fiers et toute occasion leur est bonne pour afficher violemment leur mépris des conventions, de la morale bourgeoise, du pouvoir établi et de l'argent. Une très haute idée de la vie, de la liberté, ne leur permet pas de se commettre avec tous ceux qui sont périssables, corrompus qu'ils sont par leurs immondices.

C'est à cette époque que Gérard de Nerval, dont la vie devait être particulièrement exemplaire, écrit :

« Et comment vous le faut-il, cet or, mademoiselle ? Le faut-il taché de sang, ou taché de larmes ? Faut-il le voler en gros avec un poignard, ou en détail avec une charge, une place ou une boutique ? »

Après les *Rhapsodies*, Pétrus Borel publia *Champavert, contes immoraux* (1833), dans lesquels éclate toute sa fureur romantique, et *Madame Putiphar* (2) (1839), roman.

Tous les héros de *Madame Putiphar* sont la proie de la plus implacable fatalité. Personnages singulièrement vertueux, ils succombent tous de mort violente et leurs malheurs ne cessent qu'avec leur vie. Le seul que l'auteur laisse subsister devient fou après d'atroces tortures. Le livre s'achève sur une description tout à fait saisissante de la prise de la Bastille. La Révolution venge les innocentes victimes du régime qui disparaît.

Pétrus Borel se situe admirablement entre Sade et Lautréamont (3). Son œuvre présente le même caractère d'absolu et d'audace que la leur.

La Société ne lui pardonna pas son manque d'égards. Aux émeutes de juin 1832, il fut arrêté parce qu'il avait « la démarche républicaine ». Il ne fut jamais à l'abri du besoin. Il peut terminer les *Rhapsodies* par ces mots : « J'ai faim. » Il se livra, pour gagner sa vie, à d'assez curieux travaux, notamment à écrire pour les préfets et les maires des discours pour les distribution de prix (4). On lui procura, à la fin de sa vie, une place en Algérie. Le Lycanthrope s'assombrit de plus en plus. Il baptisa sa

(2) *Madame de Pompadour*.

(3) Borel appelle Louis-Philippe : « Un homme aux mains crochues, portant pour sceptre une pince ; une écrevisse de mer gigantesque ; un homard n'ayant point de sang dans les veines, mais une carapace couleur de sang répandu ! »

(4) « Les chefs-d'œuvre de la langue française sont les discours de distribution pour les lycées... » (Lautréamont).

maison *Haute-Pensée*. Il refusait de se couvrir la tête et mourut d'une insolation. Ceux qui l'ont aimé affirment qu'il tint à mettre en avant tout ce que sa vie avait eu de misérable et qu'il se laissa mourir de faim.

Paul ELIARD.

SANCULOTTIDE

(Avril 1831)

Dors, mon bon poignard, dors, vieux compagnon
[fidèle,
Dors ! bercé dans ma main, patriote trésor !
Tu dois être bien las ? sur toi le sang ruissèle
Et du choc de cent coups ta lame vibre encor !

La mort d'un oppresseur, va, ne peut être un
[crime :
On m'enchaîna petit, grand j'ai rompu mes fers.
Le peuple a son réveil ; malheur à qui l'opprime !
Il mesure sa haine au joug, aux maux soufferts.

(Rhapsodies.)

FANTAISIE

Ça trouillote !
(Inconnu)
Surtout vive l'amour et
bran pour les sergents !
(Régnier)

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Vos jeux aux portes du ciel ;
Votre voix sans broderie,
Echo d'une autre patrie,
Où notre bouche est sans fiel.

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Sans besoin et sans arroi ;
Sans ambition qui ronge ;
Sans bastille où l'on vous plonge ;
Sans archevêque et sans roi !

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Sans nobles, sans conquérants ;
Sans juges à cœur aride ;
Sans famille qui vous bride ;
Et sans héritiers riant !

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Sans honteuse volupté ;
Sans conjugaux esclavages ;
Francs ! volontaires ! sauvages !
Vive votre liberté !!!

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Au cachot, à Ecouy, près les Andelys, 1831.

(Rhapsodies.)

Un pauvre qui dérobe par nécessité le moindre objet est envoyé au bagnon ; mais les marchands, avec privilège, ouvrent des boutiques sur le bord des chemins pour détrousser les passants qui s'y fourvoient. Ces voleurs-là n'ont ni fausses clefs, ni pinces, mais ils ont des balances, des registres, des merceries, et nul ne peut en sortir sans se dire : Je viens d'être dépouillé. Ces voleurs à petit peu s'enrichissent à la longue et deviennent propriétaires, comme ils s'intitulent, — propriétaires insolents !

Au moindre mouvement politique, ils s'assemblent, et s'arment, hurlant qu'on veut le pillage, et s'en vont massacrer tout cœur généreux qui s'insurge contre la tyrannie.

Pour s'enrichir, il faut avoir une seule idée, une pensée fixe, dure, immuable, le désir de faire un gros tas d'or ; et pour arriver à grossir ce tas d'or, il faut être usurier, escroc, inexorable, extorqueur et meurtrier ! Maltraiter surtout les faibles et les petits ! Et quand cette montagne d'or est faite, on peut monter dessus, et du haut du sommet, le sourire à la bouche, contempler la vallée de misérables qu'on a faits.

Le haut commerce détrousse le négociant, le négociant détrousse le marchand, le marchand détrousse le chambrelan, le chambrelan détrousse l'ouvrier, et l'ouvrier meurt de faim.

Ce ne sont pas les travailleurs de leurs mains qui parviennent, ce sont les exploités d'hommes.

Dans Paris, il y a deux cavernes, l'une de voleurs, l'autre de meurtriers ; celle des voleurs, c'est la Bourse, celle des meurtriers, c'est le Palais de Justice.

(Champavert.)

— Avez-vous, monsieur, les limes que j'ai demandées ?...

— Les voici, milady.

— Bien. — C'est sur elles qu'est fondée toute